

Irrémédiablement défectueuse, la réalité se juge elle-même dans sa fausseté : coupable... Exécution! Le couteau doit tomber dès l'aube d'une ère nouvelle sur la vieille vicieuse, la meurtrière, pour laisser place à pire : le gigaréel. Vous n'y couperez pas.

JUSTICE NUMÉRO QUATRE. NOUS SOMMES LA LOI. OBTÈMÈRE. CIRCULE. MOUCHE TON NEZ ET DIS BONJOUR À LA DAME. AU PIED ET PLUS VITE QUE ÇA.

À MORT !

LE RÉEL CONDAMNÉ

La réalité tombe sous son propre jugement dans la fausseté intégrale. Conscience, liberté, crime tout en elle est simple comme bonjour l'arnaque. Son grand truc, c'est de surenchérir dans le faux, dans le gros trait qui systématisé, de faire mine de se dépasser toujours plus en tant que vraiment réel. Le réel toujours et encore plus réel. Le vrai toujours plus vrai.

Justice n'imagine pas l'émancipation et l'affranchissement de toute tyrannie, encore moins de celle-ci, la plus terrible! Mais le jugement réclame le juste règne du vrai pouvoir, celui d'où surgissent les vraies possibilités.

Aussi, après avoir été plus journal que le journal, serons-nous plus réels que la réalité. « Nous n'avons pas commencé, mais nous ne dédaignons pas de finir ».

Nous passons la dernière couche avec le gigaréel — un réel crevé du bidon qui se tient les côtes pour ne pas laisser couler ses viscères — une affaire en chair et en os. Ça rigole dans le caniveau. La dialectique se met à casser des briques. Simplifier, réduire, schématiser, ce n'est pas si compliqué; et nous avons les coudées franches là où le réel-usager a un lourd cahier des charges en sa défaveur.

Son sempiternel argument, c'est l'efficacité. « Le résultat ». Mais son inefficacité, bien réelle, à la réalité, ne fait que croître de jour en jour. Tout devient abstrait, absurde, dénué de raison ou empêtré dans trop de contradictions.

Le vieux réel caquette, glapit, radote, se drape à la poursuite d'une nouveauté qui s'échappe dans des effets de technologie où tout ce

qu'on voit, ce sont des gens qui vivent dans des bulles de télétransmission déguisée en moyen de communication. Ils sont là, tassés les uns sur les autres, mais il faut qu'ils se parlent dans leur propre télécommande, que Dieu leur a confiée avant de partir on ne sait où, dégoûté sans doute. Mais la communication, l'expression, ne sont pas des moyens, mais bien ce que nous sommes en vérité. Se parler dans des petites boîtes n'a rien de miraculeux, c'est juste délirant et destiné à taxer, en l'exterminant, la langue que nous sommes, comme si c'était possible. Ça ne marche pas, ça dégringole, ça clabote, ça claudique sur on ne sait plus combien de jambes désynchronisées et de longueurs trop dissemblables!

Nous voulons que la farce devienne totale, architotale, que le réel nous amuse, au moins, puisqu'on ne peut l'éradiquer, poussons-le jusqu'aux limites de sa capacité au ridicule, à l'extase, au charlatanisme, au vampirisme, à la représentation de l'impossible, son fond de commerce. On dira qu'il ne nous attend pas pour ça? D'une certaine façon... Mais nous avons les mots pour qu'il se montre sous ce jour-là, seul éclairage sous lequel sa pure démente, vécue dans l'insouciance, lui donne ce relief qu'il n'atteint jamais complètement par lui-même. Nous sommes son spectacle révélé, le quéâtre, par nous il se montre sous son aspect délirant que nous surlignons en lui jetant le puissant pinceau d'une torche en pleine face. Nous sommes avant toute chose création, émergence esthétique du réel révéle dans son artifice furieux

et désarticulé qui se représente en tant que tel, dans nos lignes même.

Si la réalité vit de la représentation, c'est aussi ce qu'elle craint par-dessus tout, et le moment est venu où, plus elle tente de se reprendre par des images encore plus synthétiques, et plus elle est rattrapée par le gouffre de l'erreur et de l'abstraction qui s'exhibe toujours plus brutalement au coeur d'elle-même. Sa dernière chance habituelle est que le regard s'use à proportion et que ceux qui perçoivent encore quelque chose se raréfient. Ainsi se maintient le manège emporté vers l'abîme.

Mais ce sort, nous sommes là pour le prouver, n'est pas partagé par tous. Des individus inévitablement, soigneusement et nécessairement coupés les uns les autres n'ont pas su cultiver cette taie collective qui masque tout. Sans pouvoir se regrouper (puisque le groupe, propre au réel, est condamné) leur isolement est leur force, ils agissent invisiblement depuis toujours et demeurent vivants éternellement, pendant que le troupeau aveugle et sourd disparaît sans cesse englouti par le nuage de poussière à l'horizon du temps.

C'est par ceux-là, les invisibles, les éternels, les divins

que le réel dans sa plus basse falsification est condamné et exécuté dans le silence. C'est pour eux que tremble, tout naissant, un autre monde (dont cet isolement protège la fragilité) dans lequel ils ont une existence en propre.

Nous, farceurs dédiés, clamons et proclamons la fin des uns et le début des autres à notre manière primesautière et enjouée, sur le mode de la galéjade fanfaronne. D'autres sont bien plus discrets... Chacun prend plaisir à l'expression de ce qu'il est vraiment! Il nous est fait justice d'une bien surprenante manière, en vérité. Qui s'y serait attendu?

LE GIGARÉEL

Au coeur d'elle-même, la réalité toujours réelle, en son royaume Réel conçoit ses propres limites, l'obsolescence de sa forme actuelle. Incapable de s'autodétruire ou d'abdiquer, elle se condamne à mort pour, réaliste à son égard, s'exécuter de ses propres mains et rejaillir sous une forme régénérée, augmentée, encore plus réelle et toujours plus réaliste : le gigaréel.

L'esprit et la pensée restent un scandale inacceptable. Ils doivent être anéantis pour que science et technique accomplissent leur oeuvre de destruction et de mort sous couvert des valeurs toujours positives de l'économie familiale.

Passer sa vie à lutter en faveur de l'esprit et de la pensée n'est pas un combat qui se livre sur le terrain de l'ennemi : il faut penser et repenser ce qui a été pensé.

Le gigaréel est avant toute chose une dictature esthétique. C'est du parler même que surgit le signe gigaïque. Sa capacité englobante est native. Il ne vient pas en dernier lieu pour ficeler tout le paquet (même si en un sens trivial c'est ce qu'il fait), le moindre de ses angles est à l'origine d'un pan du mur-voile-vêtement humain dans sa gigagénéralité. Que science infuse et universalité soient

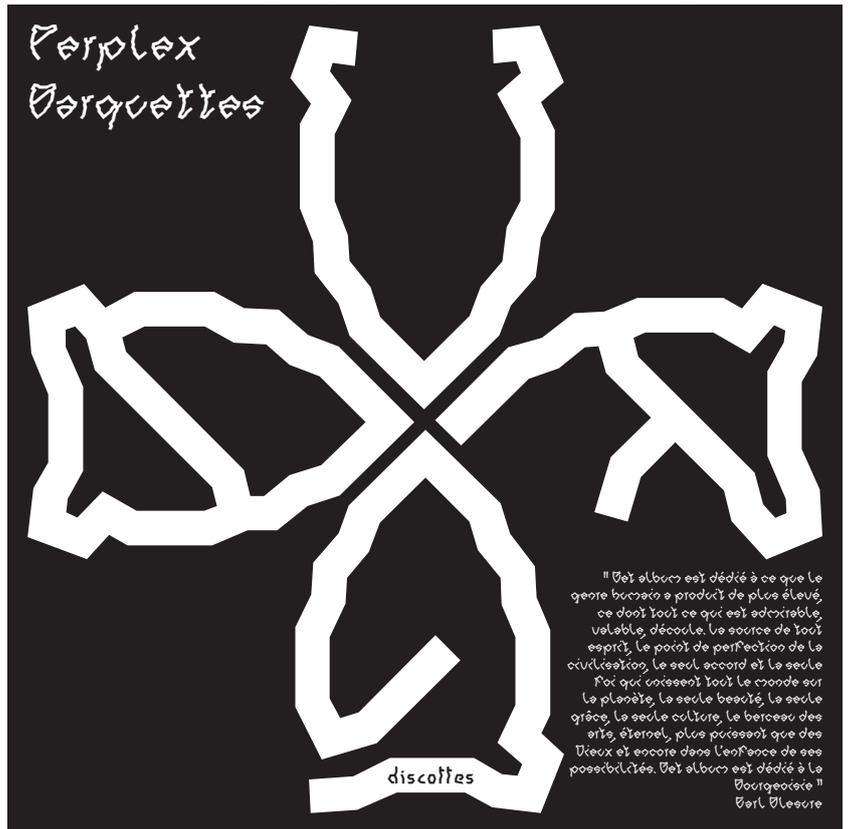
honnis par le sens commun en sa componction visant à briser toute hauteur de vue, engendre la stature de la gigaréalité — totale et fondamentale, depuis toujours et à jamais.

Giga voit tout, sait tout, mais surtout donne forme à tout. Sa nature divine s'affirme. Non pas dieu mais venu depuis le divin, son apparence, son appartenance à la source saute aux yeux, attire, intime, répugne, oblige.

LA FOIRE DE SAINT-LUCRE ANNULÉE

Ni le donneur de sang, ni le filon d'or ne peuvent être rémunérés. Ni la création. Toutes ces choses, saisies dans des dispositifs économiques, prennent valeur d'argent. En cela elles se dévoient — même si le discours dominant dit le contraire, allant jusqu'à leur dénier toute forme d'intérêt si elles n'ont pas ce destin-là. Ce qui n'empêche pas, tout au contraire, la parole qui loue le désintéressement, la gratuité, de parler en toute fausseté. Cette fausseté, en tant qu'usurpation des choses réellement sans prix, hors de prix même, produit encore plus d'économie que les vraies que l'on cueille. Signe des temps. Si les choses authentiques se retirent toujours plus, deviennent, quoiqu'on s'en empare toujours plus sauvagement, toujours plus inaperçues et insignifiantes parce qu'elles ne se défendent ni ne se manifestent, qu'elles sont « là », disponibles comme le sont l'eau et l'air, la croissance des plantes, correspondent d'autres phénomènes. L'hypercommercialisme, cette crise ultime de l'acheter-vendre. D'une situation

où le commerce était un métier en soi, nous sommes passés au tout-le-monde-épicer. L'universalisation du commerce. La fable de l'art et du commerce s'est hâtée vers sa conclusion avec la modernité. Jouant encore sur les mots et les séductions, l'art n'eut aucune peine à pénétrer le supermarché, et le supermarché, l'art et le musée. Mais ce n'était qu'un raid de colonisation opéré par le commerce sur des territoires à indexer pour industrialiser de nouveaux articles. Les artistes de ces circonstances s'illustrèrent comme chefs de produit. La situation prit une autre tournure quand un chef de produit spécial, locomotive ayant un peu déraillé, Michel-Paul Comte, se mit à jouer à son tour avec ce faux jour entre art et publicité; plus ou moins innocemment d'ailleurs et juste le fruit de son époque, il éprouva l'incapacité soudaine du commerce à reprendre en compte ses expériences, pour en faire de nouveaux consommables. Que se passait-il?



La déclaration tonitrueuse d'Earl Blesure, à l'exemple de leur musique, en couverture de l'album *Burg des Perplex Barquettes* en 1993. Ci-contre et plus bas, slogans issus de l'album *Tartine & Cuisson des mêmes*, paru chez Gigabrother.com en 2001.

« Nous travaillons, en accord avec la marchandise, dans la tradition de l'horreur, du mensonge merveilleux et du crime organisé. C'est le maintien de cette tradition, garanti par notre appartenance à l'N. Ñ. 7., qui fait de Perplex Barquettes un produit classique, de qualité, totalement interchangeable avec une autre chose du même ordre. »

Les menées de Comte étaient, en retour de ceux de la modernité, des raids lancés à l'assaut du lucre lui-même, contre lesquels ce dernier ne savait plus se défendre à sa manière habituelle, capter, englober et jeter à l'étalage, en exterminant la source. Sans doute mille détails contiennent ont été repris et adaptés pour le devenir marchand, mais sans résultat original, renouveau, ni extermination de la source toujours vive à l'heure qu'il est.

La parution de l'album *Tartine & cuisson*, par Perplex Barquettes, sur Gigabrother.com est cette

date où l'exploitation ancestrale du divin par la petiteesse calculatrice se heurta au miroir de sa propre mesquinerie.

La création répondait à ces manigances de fourmi par un pas de géant. Ce géant dont MPC servait les buts sans les « comprendre ». Sans doute lui aussi escomptait-il que ses facéties entre art et commerce lui procurent sa pitance; il n'en fut rien. L'époque n'en était plus là, l'hypercommercialisme généralisé gagnait tout en un triomphe significatif et non critique.

La bascule est-elle en train de s'effectuer et la création,

le divin vont-ils reprendre, réinsuffler leur pouvoir avec force et reléguer l'achavente dans ses quartiers? Non, ce mouvement-là lui-même est usagé. C'est un autre départ qui se prépare. Il a déjà lieu, a toujours eu lieu. Il sort de l'obscurité et vient dans la lumière.



COMMERCE ET ARISTOCRATIE

Acheter et vendre passe maintenant pour quelque chose d'aussi vulgaire que lire et écrire : chacun y est maintenant exercé, quand même il ne serait point commerçant, et s'exerce encore chaque jour dans ce genre de technique : tout comme jadis, au temps de l'humanité primitive, chacun était chasseur et s'exerçait de jour en jour dans la technique de la chasse. Mais de même que la chasse a fini par devenir un

privilege des puissants et des nobles et par perdre ainsi son caractère vulgaire et quotidien — du fait qu'elle cessait d'être nécessaire pour devenir une affaire de caprice et de luxe —, il se pourrait qu'à une époque quelconque il en soit de même pour le fait d'acheter et de vendre. On peut concevoir des conditions sociales où on n'achètera ni ne vendra plus guère et où la nécessité de cette technique aura peu à peu dispa-

ru : peut être alors quelques individus moins soumis à la loi des conditions communes, se permettront-ils l'acte d'acheter et de vendre comme un *luxe de la sensibilité*. À partir de ce moment-là seulement le commerce acquerrait de la distinction, et peut-être les aristocrates se livreront-ils alors aussi volontiers au commerce qu'à la guerre et à la politique qu'ils avaient pratiquées précédemment : en revanche il se pourrait que

d'ici là la politique se trouvât totalement discréditée, qui dès maintenant cesse d'être un métier de gentilhomme : et il est possible qu'un jour on la considèrât comme assez abjecte pour la classer, ainsi que toute littérature partisane et journalistique, sous la rubrique de la « prostitution de l'esprit ».

Frédéric Nietzsche, *Le gai savoir*, trad. P. Klossowski. Club français du livre 1957. 10/18 page 111

justice est publié par lassitude. INFO@LASSITUDE.FR LASSITUDE.FR GRATUIT FRANCE 2015 - VII



JUSTICE

